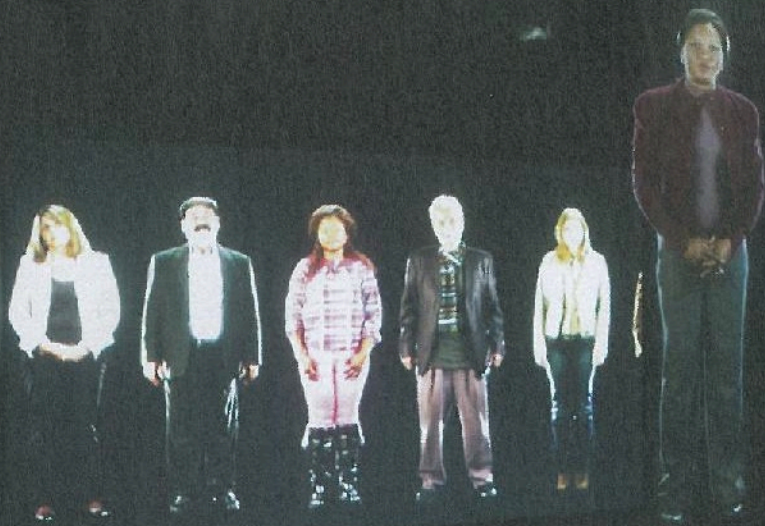


Cur'389 The Ayra Group Art -roe courtesy des artistes et Galeries n 210 Fabienne Lacher (Paris), 026 (New York), The Thin Line (Dubai)



A Letter Can Always
Reach Its Destination
Une lettre arrive toujours
à destination, 2012
(installation vidéo)

au pays des scams

A la Villa Arson, les Libanais **Joana Hadjithomas** et **Khalil Joreige** décryptent les enjeux de la domination du Nord sur le Sud à travers un jeu vertigineux sur les "pourriels" que nous recevons chaque jour dans nos boîtes mail.

Je scame, tu scames, ils nous ont scamés. Si cet anglicisme ne souffre pas les fantaisies de la conjugaison française, il fait l'objet, dans la dernière exposition de Joreige et Hadjithomas, d'une déclinaison massive. Le verbe scamer, si tant est qu'il existe, nous vient du mot *scam*, qui signifie "arnaque" ou "escroquerie" en anglais. Il est le cousin du *spam*, qui lui-même entretient une lointaine parenté avec un épisode mythique des Monty Python dans lequel Mr and Mrs Bun se voient servir une viande en conserve éponyme qui finit par envahir toutes les assiettes.

Des scams, vous en avez forcément déjà vus, ou plutôt lus, qui inondent vos boîtes mail, commençant le plus souvent par "Je m'appelle Suzansne Malongo, Sora Arafat ou Malik Touré" et font état d'une grosse somme d'argent gagnée à la loterie, ou héritée de parents défunts, que l'escroc vous propose de faire transiter par votre compte Western Union moyennant une somme d'argent. Autrement appelées "fraudes 419" (du nom de l'article de la loi qui sévit au Nigeria, d'où partent la majorité de ces mails crapuleux), ces arnaques du réseau occupent cet été une place centrale dans l'enquête menée par les artistes libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige à la Villa Arson.

Débutée en 1999, elle prit d'abord la forme d'une collecte virale et massive. Soit plus de quatre mille scams répertoriés puis classés en fonction de leur provenance et de leur empreinte géopolitique.

Dans la grande salle carrée de la Villa Arson, c'est sur une agora bourdonnante que s'ouvre l'exposition. Une fois franchie la barrière du son et la rumeur du monde, on y croise des prétendants (en fait des acteurs non professionnels castés dans les rues de Beyrouth) aux rôles d'anonymes éplorés mais aussi de veuve de Yasser Arafat, de fils aîné de Moubarak ou de secrétaire du milliardaire russe Khodorkovski. Car, comme l'expliquent les deux artistes libanais, à travers cette pratique vieille de plusieurs siècles mais réactualisée avec le net, il s'agit bien d'établir "une cartographie mondiale des conflits et de la corruption". Qui, au fil des années, par souci de crédibilité, suit le fil de l'actualité, des guerres, des affaires et des déplacements.

Parmi les trente-huit comédiens invités à interpréter face caméra ces "pourriels", Joreige et Hadjithomas ont flairé la perle rare. Elle s'appelle Fidel, ancien scameur du Nigeria. Aujourd'hui coach sportif au Liban, c'est lui qui livre les ficelles et le dessous des cartes. Et permet de suivre pas à pas les mécanismes de croyance

**il s'agit bien d'établir
"une cartographie
mondiale des conflits
et de la corruption"**

qui se mettent en place. Car, comme le rappelle Joana Hadjithomas, "on a beau savoir depuis le début que ce sont des arnaques, on y croit quand même". Et les deux artistes d'ajouter : "Ce projet s'inscrit dans la continuité de nos propres recherches : comment arrive-t-on à croire à nos images, à nos récits ? Comment faire illusion ?"

Reste ce tour de force opéré à mi-parcours de l'exposition avec l'apparition de ceux qu'on appelle les "scambaiters".

Des super scameurs en quelque sorte, le plus souvent américains, bien décidés à en découdre avec ces escrocs de la toile. Leur objectif : leur faire perdre un maximum de temps, et donc d'argent. Présentés à la manière des planches du *Musée imaginaire* d'André Malraux, sur des cimaises transparentes qui déroulent recto-verso tous les rebondissements de ce jeu de l'arroseur arrosé, les archives collectées par Joreige et Hadjithomas prennent alors une saveur quelque peu amère, qui va croissant sur l'échelle du cynisme.

Ainsi, on commence par ce scambaiter qui passe commande à "son scameur" de sculptures hyperréalistes d'objets du quotidien (des copies conformes de son clavier d'ordinateur ou de son sofa), puis à celui qui exige, en attendant d'entamer (soi-disant) les négociations, que le scameur rejoue la fameuse scène de la danse dans *Les Aventures de Rabbi Jacob* ou se fasse tatouer sur le bras des obscénités. Des missions quasi impossibles que les scameurs n'hésitent pas à leur tour à confier à d'autres plus pauvres encore, qui accepteront les pires humiliations pour quelques poignées de dollars.

Parfois drôles, souvent sinistres, les échanges mail recensés en disent long sur la domination que les pays du Nord continuent d'exercer sur le Sud, sur la persistance des réflexes néocoloniaux mais aussi sur l'étonnante faculté qu'ont tous les participants à se livrer à ce jeu de dupes. **Claire Moulène**

Je dois tout d'abord m'excuser... jusqu'au 13 octobre à la Villa Arson, Nice, villa-arson.org

Le moule est cassé

A 61 ans, la sculptrice française Anita Molinero, sous-estimée sauf par ses pairs, livre une exposition impeccablement sinistre à Dijon.

On ne connaissait pas trop Anita Molinero. C'est-à-dire qu'on visualisait assez vite son travail, ses sculptures en poubelles cramées et ses murs plastifiés sous Cellophane, mais pas plus et sans plus. Cette indifférence bienveillante, on n'est d'ailleurs pas les seuls à s'en être montrés coupables : aucun musée en France (le Mamco où elle a exposé en 2012 est suisse...) n'a jamais daigné lui accorder un peu de ses espaces. Du coup, les quinze dernières lignes de sa biographie affichent un tour de France des centres d'art (le Frac Basse-Normandie, le Frac Alsace, la BF15 à Lyon, la galerie Edouard-Manet à Gennevilliers) très respectable mais pas à la hauteur de la force de cette sculpture de chair et de plastoc, belle et terrifiante telle qu'elle se répand au Consortium.

Alors à quoi attribuer sa sous-exposition et sa carrière en demi-teinte ? A ces raisons-ci, et il y a le choix : Anita Molinero est une artiste femme, française,

en milieu de carrière (elle est née en 1953), qui pointe dans une galerie française d'envergure moyenne et qui sculpte des matières et des objets moches avec une virilité punk. Enfin, professeure aux beaux-arts de Marseille, elle semble avoir plus d'influence sur les jeunes artistes (Stéphanie Cherpin, ou Florent Pugnaire et David Raffini avec lesquels elle a exposé) que sur le reste du monde. Autrement dit, elle incarne ce profil aussi enviable que maudit de l'*artists' artist*, de l'artiste estimé, écouté et copié, prolongé plutôt, voire adapté, par les autres artistes.

Mais son exposition à Dijon fait éclater des raisons plus profondes. Oui, ce travail est perturbant, sinistre, difficile à encaisser, à digérer. L'odeur nauséabonde qui plane dans les salles du Consortium vient de la méthode suivie par Anita Molinero. Elle brûle au chalumeau des plaques de polystyrène extrudé, du plastique moulé ou thermoformé, des séparateurs de voies sur les routes ou de gros récipients pour stocker l'eau.

Partiellement fondues, ces formes, qui organisent (voire dirigent) la vie collective, les sens de circulation, l'approvisionnement, gisent là, ravagées, gondolées, ramollies, pendues au plafond pour certaines comme des carcasses écorchées. Qui évoquent aussi des monceaux de déchets postindustriels. Sauf qu'ici, à la différence d'Arman et de ses *Accumulations*, Anita Molinero n'utilise que des contenants, pas le contenu.

Par ailleurs, elle n'entasse ni ne compresse. Elle brûle ce qui informe, donne forme et direction. Elle s'attaque aux moules. Ce qui explique que d'autres ne lui pardonnent guère de n'être entrée, elle-même, dans aucun. **Judicaël Lavrador**

Oreo jusqu'au 28 septembre au Consortium de Dijon, leconsortium.fr



Courtesy de l'ÉtalonLe Consortium photo André Morin